

Au nord de toute frontière

ENTRETIEN AVEC MARIE MISANDEAU
ET PIERRE DELACOLONGE EN HOMMAGE
À FABRICE POINTEAU, PAR ÉTIENNE GOMEZ

Fabrice Pointeau fut un traducteur prolifique et talentueux. Ce portrait en absence est dressé par l'éditrice et le correcteur de la maison Sonatine, avec l'appui des commentaires élogieux de R.J. Ellory qui a perdu "un ami cher et spécial".

Le 10 mars 2023, Sonatine annonce sur Facebook : « Traducteur de talent, collaborateur et ami, Fabrice Pointeau nous a quittés. Notre tristesse est immense. »

Dans l'heure qui suit, R.J. Ellory, un des auteurs phares de la maison, rend hommage à son traducteur : « Tout au long de ma vie, j'ai eu le grand bonheur de rencontrer des gens vraiment extraordinaires. Parmi eux, certains étaient des artistes et des intellectuels dont l'esprit avait pour revers un conflit personnel. Doués de grandes âmes, quoique fragiles et sensibles, ils se sont battus contre des ténèbres qu'eux seuls pouvaient voir. Mon traducteur, Fabrice, aura été l'un d'eux. Ayant travaillé avec lui pendant quinze ans, j'ai envers lui une dette dont je ne pourrai jamais m'acquitter. Sans son assiduité et sans sa détermination, jamais les opportunités qui m'ont été données ne se seraient même présentées. Le perdre n'est pas seulement perdre un collaborateur, mais un ami cher et spécial. Fabrice était un génie, et son esprit restera à travers ses nombreuses traductions, qui seront encore lues et appréciées pendant des décennies. Je ne peux qu'espérer qu'il a trouvé cette paix qu'il a cherchée si courageusement tout au long de sa vie. Il laisse un vide plus grand que les mots ne peuvent dire¹. »

La dernière traduction de Fabrice Pointeau, *Au nord de la frontière*, de R.J. Ellory, est parue le 21 mars 2024 aux éditions Sonatine. Laissée inachevée, elle a été terminée par son correcteur à partir de ses notes. Et, fait assez rare pour qu'il mérite d'être souligné, elle est complétée par un texte où R.J. Ellory rend hommage à son traducteur en langue française.

1. Traduit de l'anglais par Étienne Gomez.

Marie et Pierre, quel souvenir avez-vous de votre première rencontre avec Fabrice Pointeau ?

Marie Misandeau : C'était en 2005 au Cherche-Midi, rue du Regard, je venais de commencer à travailler comme assistante éditoriale auprès d'Arnaud Hofmarcher. Mireille Paolini, qui était éditrice de sciences humaines dans la maison, avait une amie de Sciences Po qui connaissait Fabrice. Il avait été prof d'anglais je ne sais plus où, il avait étudié la traduction et il voulait s'y dédier à plein temps. On lui a confié un bouquin, ça s'est bien passé, et ensuite ça s'est enchaîné.

Pierre Delacolonge : Je ne l'ai vu qu'une fois, aux 10 ans de Sonatine en 2018, sur une péniche près du Pont-Neuf. J'ai été frappé par son regard, je n'irais pas jusqu'à dire inquiet, mais curieux, observateur. J'avais fait trois ou quatre livres avec lui. On avait beaucoup correspondu par mail sans jamais se rencontrer et ce soir-là j'ai eu la drôle de sensation qu'on était des « étrangers familiers ».

Fabrice Pointeau est effectivement devenu un pilier de la maison. Pouvez-vous nous parler de la longue collaboration que vous avez eue avec lui ?

M. M. : Fabrice était l'un des traducteurs les plus rapides que je connaisse. Il faisait parfois cinq traductions à l'année. Et dans des genres complètement différents. Je ne sais pas comment il faisait mais quand il terminait une traduction, il en commençait une autre. Et il a travaillé presque exclusivement pour nous. C'est assez rare, les traducteurs qui travaillent toujours avec le même éditeur, mais avec lui, ça c'est fait comme ça.

Au Cherche-Midi, il a traduit des auteurs comme Jeff Abbott et Richard Montanari. C'était la grande époque du polar classique, procédural. Quand on a monté Sonatine en 2008, on lui a proposé la traduction de *Seul le silence*, de R.J. Ellory, qui, depuis, est devenu

un auteur phare de la maison, mais aussi Paul Cleave ou David Joy². Je lui ai confié le premier roman que j'ai publié en tant qu'éditrice, *Bande originale*, de Rob Sheffield. L'expérience nous a beaucoup plu à tous les deux car toute l'histoire tourne autour d'une compilation de musique *indie* des années 1990, des groupes qu'on adorait ! Quels bons souvenirs ! Il a aussi traduit *Un long silence*, de Mikal Gilmore, qui est un des titres préférés de tous les membres de l'équipe Sonatine.

Il arrivait qu'il veuille sortir du polar. Il me disait : « Tu me donnes toujours un peu la même chose ! » Alors je lui disais : « Tiens, amuse-toi donc avec ça ! » Il aimait les défis. C'est comme ça que nous lui avons demandé de traduire les mémoires de Christopher Hitchens, *Hitch 22*. Il a donc exploré des genres très différents, polar, thriller, essai, ou encore roman historique avec la trilogie de Hilary Mantel...

P. D. : Dans le genre roman historique, il y a eu aussi Robert Lloyd, *La Société royale*. En tout, j'ai dû faire une quinzaine de livres avec Fabrice, et, en effet, dans plein de styles différents. Il y a eu des trucs vraiment barrés, comme Aidan Truhen ! Mais le travail était toujours fluide, le plus souvent je n'avais pas grand-chose à suggérer...

Justement, quelles étaient vos méthodes de travail ?

P. D. : C'était facile, assez rapide, parce qu'en général il était réceptif aux suggestions, pas du tout arc-bouté sur ses positions de traducteur. Il sentait quand les modifications allaient dans le sens du texte et il n'avait aucun problème de ce côté-là. Je pense qu'il appréciait aussi ce que j'apportais, en tout cas plus ça allait et plus il validait vite. Parfois en une journée c'était fini. Je crois qu'au bout d'un moment, on avait l'habitude l'un de l'autre.

2. Quelques jours après l'annonce de la mort de Fabrice Pointeau, David Joy lui a rendu hommage sur son compte Instagram : « On m'a dit récemment que mon traducteur, Fabrice Pointeau, est décédé il y a quelques jours. Lorsque j'ai commencé à voyager en France, les lecteurs m'ont toujours dit qu'ils avaient découvert mon travail à la suite de leur amour pour Fabrice. "J'ai lu tout ce que Fabrice traduit", m'ont-ils dit encore et encore. Ces premiers lecteurs sont ensuite devenus des fans qui sont restés avec moi à travers les romans ultérieurs. Je n'ai jamais fait de voyage en France et personne ne m'a dit quel merveilleux travail il a fait en traduisant mon travail. Je suis sûr que c'était tout à fait la tâche (*sic*), et c'est un témoignage absolu de son talent pour le langage, le son et l'histoire. C'est un triste jour de savoir que mon prochain roman ne sera pas entre ses mains. Cela dit, je travaillerai dur pour continuer à développer l'audience qu'il m'a aidé à construire. Je lui suis éternellement redevable pour cela. Repose-toi tranquille, mon ami. » (En français dans le texte.)

M. M. : Fabrice était un grand bossueur. Il avait cette discipline : tous les matins, à 8 heures, il se mettait devant son ordinateur. Et il bossait très, très vite. Je ne me posais aucune question, je voyais mes plannings, j'avais mes textes et je me disais : « Ça c'est pour Fabrice, ça c'est pour Fabrice, etc. » On n'en parlait même pas, d'ailleurs c'était quelque chose qu'il me reprochait parfois, car comme tout le monde il avait besoin d'organiser son calendrier. Il me rendait toujours ses traductions deux mois avant la date, ou même plus, c'était difficile d'organiser la répartition pour les relecteurs ! Alors j'anticipais, je lui disais : « Tu me rends ça en mai », tout en me disant qu'il me le rendrait en février, et je m'organisais comme ça. Parfois, certains traducteurs disent : « Ça, non, je peux pas, je le sens pas. » Fabrice, jamais ! Il lui est arrivé de me dire non, car c'était un grand indécis. Il disait : « Je ne vais pas y arriver », mais finalement il le faisait quand même et ça lui plaisait. Parfois, je lui demandais de faire un essai. Certains traducteurs s'offusquent, lui jamais. Pour moi, la traduction, ce n'est pas une discipline, c'est un art : le traducteur s'approprie le texte, il a sa part. C'est ce qu'on voit dans les joutes : deux traducteurs ne feront jamais la même traduction pour un même texte. Donc, de temps en temps, je lui disais : « Lis quand même le texte avant, fais un essai ! »

C'est toute une personnalité qui se dessine. Quels sont les traits de caractère chez Fabrice Pointeau qui vous ont le plus marqués ?

M. M. : Fabrice avait toujours la crainte de ne pas avoir de travail alors qu'on n'a cessé de travailler ensemble pendant presque vingt ans. Quand on est traducteur – ou correcteur –, on est un peu seul dans son coin, on n'a pas d'échanges tous les jours avec les éditeurs, surtout quand tout se passe bien. Parfois Fabrice souffrait de ne pas avoir de retour sur son travail. Et il doutait de lui. Quand il a traduit le troisième tome de la trilogie de Hilary Mantel – qui venait de mourir –, il m'a dit qu'il s'était replongé dans les deux premiers et qu'il avait trouvé des faiblesses. Il admirait tellement Hilary Mantel qu'il m'a dit : « Si vous le réimprimez, est-ce que je peux ajouter des corrections ? » C'est quelque chose que les éditeurs font tout le temps, donc bien sûr on a intégré ses corrections.

P. D. : Je n'ai fait que le troisième tome avec lui et il est vrai qu'il m'a parlé des regrets qu'il avait sur le premier. Il avait cette fragilité, il se disait souvent qu'il n'allait pas y arriver alors qu'il avait ce que pour un peintre on appellerait une « sûreté de geste ». Il y a eu aussi *Lire les morts*, de Jacob Ross, pour lequel il a eu beaucoup de doutes. Ça se passait aux Antilles, il y avait du créole, c'était vraiment très difficile.

Il m'a dit qu'il n'avait pas su comment doser mais je n'ai presque rien eu à faire. Il sentait bien les choses.

Sa mort était clairement prématurée. Comment l'avez-vous apprise et quel souvenir avez-vous de ce moment ?

P. D. : C'est Marie qui m'a transmis la nouvelle le jour même.

M. M. : J'ai appris sa mort par Mireille Paolini, qui me l'avait présenté au Cherche-Midi, en 2005 donc. C'était une relation de travail et d'amitié qui durait depuis tout ce temps. Ça a été difficile d'annoncer la nouvelle aux personnes qui l'avaient connu dans le métier, en particulier aux auteurs. Un auteur a confiance dans son traducteur, dans la personne qui réinterprète ses textes... Encore une fois, la traduction, ce n'est pas un exercice, c'est un art, il faut s'approprier une langue, un style, un univers. L'auteur est en confiance et, quand ça fait des années, oui, c'est compliqué. Pour moi en tant qu'éditrice, ce n'est pas facile non plus. Souvent je me dis : « Qui va pouvoir traduire cet auteur ? » Pour Céleste Ng, les événements avaient pris les devants. Fabrice avait traduit ses précédents romans et n'était pas dispo pour le dernier, dont l'univers était complètement différent. Je l'ai confié à Julie Sibony, qui connaissait aussi Fabrice, tous deux s'appréciaient.

Bref, je ne réalise toujours pas son départ, il va énormément me manquer.

Quand vous pensez à lui, y a-t-il des anecdotes, des souvenirs marquants qui vous reviennent en mémoire ?

M. M. : Il avait un look très rock'n'roll ! C'était un grand brun souvent avec des santiags, des pantalons-cigarettes et des rouflaquettes, un très beau garçon, un personnage, en somme... Il aimait bien traîner dans les bars, et il avait ses habitudes dans un quartier de Bordeaux où il a vécu les dernières années de sa vie. Un soir, après une présentation libraires, notre directrice commerciale, Léonore, est sortie boire un verre avec R.J. Ellory. Ils entrent, R.J. Ellory s'assoit sur un tabouret et là, un type vient le voir : « Bonjour M. Ellory, je suis votre traducteur ! » C'était le bar de quartier de Fabrice. Ils s'étaient retrouvés là par hasard, sans se connaître, sans s'être jamais vus. Fabrice restait dans l'ombre, on ne trouve d'ailleurs pas de photos de lui sur Internet, mais il a suscité beaucoup de vocations. Je pense notamment à Charles Bonnot, qui a étudié, entre autres, la traduction, fait un stage chez Sonatine et est devenu un excellent traducteur.

P. D. : Je n'ai pas d'anecdote à raconter mais ce qui m'a marqué, c'est sa capacité à se glisser dans des textes complètement différents. Quand on est traducteur, il faut se glisser dans un univers, c'est un peu comme quand on est monteur ou acteur, il y a de la métamorphose en jeu. Il y arrivait bien et j'admirais ça, cette facilité à incarner. Ça m'a marqué avec Hilary Mantel, car jusque-là, je n'avais fait que des polars ou des romans « contemporains » avec Fabrice, mais aussi avec Christopher Hitchens ou encore Aidan Truhen...

M. M. : Aidan Truhen, c'est un pseudonyme de Nick Harkaway, le fils de John Le Carré. On a acheté le premier, *Allez tous vous faire foutre*. Une histoire de gangsters, une bande de criminels très, très barrés ! Il y a toute une inventivité autour de la langue, avec l'argot, le ton aussi, et il y a des phrases très hachées, un jeu avec le rythme...

P. D. : Un travail autour de l'oralité aussi...

Tous ces ajustements se font en général avec le traducteur, mais Au nord de la frontière offre un cas inédit de traduction posthume et inachevée. Comment une telle publication a-t-elle été rendue possible ?

M. M. : Le lendemain de son décès, j'ai échangé avec son ex compagne, que je connaissais un peu. Elle m'a dit : « Tu sais, je crois que Fabrice avait terminé la traduction qu'il devait te rendre. » Et puis elle me l'a envoyée. Fabrice avait toujours peur de perdre ses fichiers, et au lieu d'avoir un cloud, il s'envoyait des mails tous les soirs. J'imagine qu'elle avait ses codes et elle m'a donc envoyé le dernier Ellory, qui, en fait, n'était pas terminé. Il y avait environ deux cents notes avec des commentaires : Fabrice hésitait entre une expression et une autre, ou il avait laissé quelques mots en anglais. Parfois, en cours de traduction, il avait des questions, il me disait : « J'hésite, est-ce qu'on peut en parler ? » Soit on réglait ça entre nous, soit on faisait appel au relecteur éditorial. Comme Pierre avait souvent travaillé avec lui ces dernières années, nous lui avons demandé s'il voulait se prêter à l'exercice.

P. D. : J'ai aussi découvert en cours de relecture qu'il manquait une cinquantaine de pages dans la traduction. Quand j'ai commencé le texte, je ne me suis rendu compte de rien, mais il y a eu un moment où j'ai eu besoin d'aller voir la suite et je me suis aperçu que ça ne collait pas. Cette expérience a été très étrange car d'un côté je devais trancher

sur des points qu'il avait laissés en suspens en restant dans la continuité de ce qu'il avait fait – du point de vue du style, des tournures ou de la ponctuation, etc. – et de l'autre je devais m'improviser traducteur. C'était ma première expérience de ce point de vue, mais je n'étais pas démuni non plus car j'avais beaucoup travaillé avec Fabrice. Quand on relit on a l'habitude, on connaît la voix d'un traducteur.

M. M. : On se dit : « Qu'est-ce qu'il aurait dit ? » Et là c'est le syndrome de l'imposteur ! C'est un travail que je n'aurais pas pu faire.

P. D. : Et puis c'était intime car normalement les notes et les commentaires disparaissent dans la version pour relecture.

Et maintenant tu as pris goût à la traduction ? Tu vas devenir traducteur ?

M. M. : J'espère que non ! J'ai besoin de toi comme relecteur ! ♦